

Annexe mémoire : l'évolution du sport féminin à travers les audiences et les stratégies de programmation

Retranscription des entretiens :

1. Christine Schreder

Q1 (Arthur Melsen) : Quel est votre regard personnel en termes de médiatisation sur le sport féminin ces dernières années ?

C.S : Il y a eu une belle évolution qui était nécessaire. Nous sommes encore loin de la réalisation complète, d'une médiatisation idéale. Quand on parle de sports féminins, il y a bien sûr des sports qui sont plus mis en avant que d'autres. Mais c'est aussi un corollaire de ce qui se passe dans le sport masculin. Il y a eu une avancée qui est due à des volontés aussi politiques. Alors, est-ce que sans ces volontés et ces obligations, même parfois politiques, les médias auraient emboîté le pas ? Ce serait intéressé plus au sport féminin ? Je ne sais pas, mais je pense que oui, parce que c'est quand même une évolution de la société plus globalement. Il y a des sports qui ont toujours été médiatisés, on pense bien sûr en première ligne au tennis mais aussi aux Jeux Olympiques durant lesquels les athlètes sont médiatisés.

Mais aujourd'hui, voir les courses cyclistes version féminine, voir du football féminin, voir du basket féminin, du hockey, pour les sports principaux, en sachant que cela n'existait pas avant en retransmission télé, c'est un grand pas en avant. Il y a des retransmissions télé, mais dans la presse écrite par exemple, on voit que ça ne suit pas encore tout à fait. Et ça dépend un peu de la volonté de chaque organe de presse. Pour suivre notamment le championnat de foot féminin national, je vois que la DH fait quand même pas mal, et que le Sudinfo, en comparaison, fait peu. Donc il y a encore de gros déséquilibres au travers de ça. Si on prend l'exemple des Red Flames ici face à l'Angleterre, il y a une page sport dans la DH. Je parle de la version numérique papier parce que pour moi, ça reste important aussi d'être présent dans cette édition papier du journal, qui existe quand même encore. Et dans Sudinfo, je n'ai pas trop les traces de ce match. Donc est-ce que c'est une question de bouclage ? Oui, peut-être. De place, certainement. Mais ne pas faire de place pour ça, ça me semble encore une aberration monumentale.

Q2 (Arthur Melsen) : Est-ce qu'en termes d'audience, il y a des différences marquées entre le football, le tennis et le basket par exemple ?

C.S : Les audiences, je ne les connais pas. Je ne vais pas parler de ce que je ne connais pas. Je peux juste citer la référence côté néerlandophone de la finale des Belgian Cats quand elles remportent l'Euro où ils étaient à plus de 900 000 téléspectateurs, ce qui est un chiffre énorme pour un sport collectif féminin. Donc ça a été bien suivi aussi sur la RTBF, mais on n'est pas dans la même proportion. Évidemment, il y a plus de public néerlandophone que francophone dans notre pays. Mais il y avait quand même une très large audience, et le football féminin, de ce que j'en sais aussi, a de très belles audiences sur la RTBF, quand ce sont les compétitions internationales. Par contre, on ressent quand même, sans connaître les audiences, qu'il y a de plus en plus d'intérêt, et qu'un public qui n'était pas du tout prêt, même parfois, on peut utiliser le terme prêt, à suivre un sport dans sa version féminine, commence à le faire. Les Red Flames, je pense, ont été des chefs de file de ces cas de figures car elles ont amené un regard sur le sport féminin, mais également les Belgian Cats par leur exploit. Parce que c'est le cas dans les versions masculines aussi, mais il faut faire des exploits pour qu'on s'intéresse médiatiquement à un sport, et à une équipe, et les femmes avaient sans doute encore plus besoin d'exploits que les hommes pour être suivis. C'est le cas, donc je pense que ça leur donne aussi l'envie à elles de se surpasser. Donc tout ça est très important, puisque c'est un cercle vertueux, où la médiatisation et l'image qu'elles offrent et qu'elles reçoivent en retour, leur permet d'avoir envie de performer plus, puisqu'on est très loin des dictats du sport masculin, où il y a des aspects financiers qui n'existent pas encore du tout, notamment au niveau de leur rémunération à ces joueuses-là. Donc ça permet d'avoir des avancées significatives assez rapides, on est encore loin du compte, mais ça avance vite, et comme je l'ai souvent dit quand je parle de ce sujet, on ne reviendra pas en arrière, ça c'est la bonne nouvelle.

Q3 (Arthur Melsen) : Est-ce qu'il y a une évolution du profil des téléspectateurs ?

C.S : Au début, les critiques vers le foot féminin étaient assez piquantes, voire acerbes, ce n'est pas le même sport, je ne regarde pas parce que c'est ridicule, c'est ce que j'entendais de la part de certains, ou ce que je lisais. Ça a tendance à disparaître, fort heureusement, un sport ne sera jamais pratiqué de la même manière par un homme et par une femme, c'est simplement physiologique aussi, donc ça semble être une évidence. Et donc, ça évolue dans le bon sens.

Je pense que les familles, par exemple, devant leurs écrans, s'y retrouvent aussi, de pouvoir suivre ensemble, que ce ne soit plus seulement l'affaire des hommes sous un toit, mais que ce soit l'affaire de toute une famille, et de pouvoir amener aussi les uns les autres, comme ça, à se réunir autour de ces événements-là. La situation de Voosport est particulière, parce que la chaîne n'a pas toutes les clés pour diffuser ce qu'il veut, c'est-à-dire que les chaînes et les droits de Voosport et sur Voosport World découlent aussi de ce qui se passe sur d'autres médias. Historiquement, une chaîne payante a toujours diffusé des sports qui ne l'étaient pas, on va dire, en chaîne en clair, donc les chaînes nationales. Ici, sur le cas du sport féminin, il y a depuis longtemps du hockey féminin pour l'équipe nationale. Dès que le hockey a démarré sur Voosport, et je pense que c'était en 2014, les équipes nationales l'équipe masculine comme l'équipe féminine, ce qui, dans d'autres cas, n'était pas présent, parce que je pense que longtemps, certaines chaînes avaient l'autorisation de diffuser des équipes nationales féminines, elles ne le faisaient pas, à commencer par la RTBF, qui avait certainement dans son portefeuille de droits, certains droits qu'elles n'utilisaient pas.

Et donc par la suite, Voosport a été là pour diffuser les Belgian Cats. Moi, de mon côté, j'ai toujours insisté. Dès 2017, parce qu'elles avaient déjà obtenu une première médaille de bronze à 1 euro, il a fallu du temps quand même pour que ça se mette en place, pour faire bouger un peu, faire évoluer les mentalités. Je ne dis pas que je ne me suis pas heurtée moi-même aussi à des responsables qui n'avaient pas trop envie d'emboîter le pas, et de démarrer. Puis, tout d'un coup, encore par ces obligations politiques liées à des fédérations internationales qui appuient pour mettre en avant, comme la FIFA qui a mis en avant le foot féminin, comme la FIBA qui a mis en avant le basket féminin, les chaînes ont suivi. Mais sur Voosport, pour le moment, puisque la RTBF a enfin bougé sur les Cats, on ne les diffuse plus. Donc sur Voosport, on n'a plus que l'équipe nationale de hockey, avec les Red Panthers. Mais RTL est aussi présent, donc on ne peut plus suivre non plus. Lors de la prochaine Coupe du Monde 2026, les chaînes en clair vont aussi diffuser. Je ne sais pas encore laquelle, mais Voosport n'est donc plus dans cette dynamique-là. La chaîne est aussi en transition vu le rachat par Orange et leur stratégie qui n'est pas encore déterminée en matière de sport.

Q4 (Arthur Melsen) : Vous commentez du sport féminin avec la Super League notamment via Eleven. Quelle est votre approche pour rendre les analyses et les commentaires sur le sport féminin aussi engageantes et approfondies que ce qu'on connaît déjà dans le sport masculin ?

C.S : C'est de ne pas faire de différence dans la manière dont on l'aborde et dont on le traite. C'est-à-dire que je vais mettre autant d'intérêt, de passion dans le fait de pouvoir faire vivre un événement du sport féminin. C'est vrai que sur DAZN, je suis entrée dans le groupe des journalistes qui commentent la Super League, notre championnat national. C'était avec beaucoup de plaisir. Parce qu'aussi, avec les années d'expérience et de carrière, je me suis moi-même interrogée. Je me suis dit qu'en fait, je me devais absolument d'emboîter le pas de toute cette médiatisation croissante et participer à cela. C'est avec un réel plaisir que j'y participe. Je ne fais aucune différence mais le seul changement se marque par le fait que je dois me préparer autrement parce qu'il y a beaucoup moins d'informations disponibles et beaucoup moins d'informations facilement disponibles. C'est-à-dire que les recherches sur le web, il faut gratter, il faut creuser et tenter. Ça prend vite plus de temps puisque peu de choses sont centralisées. Il n'y a pas de site de référence comme il en existe pour le foot masculin. Il faut se donner du temps de préparation aussi et se retrouver dans une position où c'est un peu frustrant de ne pas avoir l'information complète. Parce que faire plus, ce serait vraiment pouvoir y passer quasi toute une semaine de préparation pour aller finalement presque dans chaque club poser des questions, s'interroger, apprendre à connaître les joueuses parce que vous n'allez pas trouver la biographie des joueuses comme vous trouvez une biographie de joueur de foot. On peut dire qu'il y a encore des stéréotypes persistants.

Q5 (Arthur Melsen) : C'est quoi les stéréotypes ou les freins à cette médiatisation du sport féminin ?

C.S : C'est qu'on vient de loin. C'est qu'il n'y avait rien. Quand on parle du début d'un championnat nationale féminine diffusé, on est en 2020. Là aussi, quand je parlais de cercle vertueux, c'est le fait que ce soit placé dans le portefeuille, dans la charte, le tender des droits, par la Pro League, l'obligation aux futurs diffuseurs de diffuser aussi des rencontres de football féminin. C'est comme ça que c'est arrivé à l'avant-plan et ça profite à la médiatisation, à l'intérêt et à la structure qui est créée autour du football féminin en Belgique.

Ça a poussé les clubs de référence à devoir structurer une équipe féminine, même si elles n'appartiennent pas toutes directement au même organigramme et à la même direction. Je pense que c'est une évolution sociétale, avant tout, de mettre le sport féminin en avant. Je pense que beaucoup plus de femmes et de jeunes filles pratiquent de plus en plus tôt et plus régulièrement un sport. Ce qui amène des sports fort divers, alors qu'avant c'était moins varié, on va dire. Trouver une équipe de foot féminin avant 1990, je pense que c'était quand même compliqué. Le championnat, d'ailleurs, dans sa forme, n'existe que depuis le début des années 1970. On est dans un autre siècle, là. Tout l'intérêt sera de voir, surtout dans 50 ans, quel sera l'état du sport féminin, de sa médiatisation, de son impact sur la société et de ses retombées aussi en matière de diffusion télé, bien sûr. Voilà, on n'est encore qu'aux prémices.

Q6 (Arthur Melsen) : Est-ce que la diversité des plateformes de streaming, les réseaux sociaux, pourrait donner une certaine forme de visibilité en plus au sport féminin ?

C.S : Les gens sont beaucoup plus sur les réseaux. Est-ce que ça peut aider aussi le sport féminin à prendre en visibilité ? Certainement. Et quand je parlais de recherche d'informations, finalement, pour certains clubs, leur compte Instagram est ma première source d'informations. Celui du Standard, par exemple, qui est bien nourri et qui me permet d'avoir quelques infos sur les joueuses, de suivre l'évolution du club et de la vie, en tout cas, du groupe. Donc, clairement, on sait que la viralité de certaines séquences peut amener à s'intéresser. Être porté par des réseaux sociaux, ça va permettre de plus facilement avoir de la visibilité.

Mais après, il y a toujours le penchant inverse, c'est-à-dire qu'il y a tellement de choses à voir qu'il faut encore tomber sur la bonne séquence, s'y intéresser et développer. Je pense que quand on est passionné de sport, inévitablement, à un moment même si on ne s'intéressait pas au sport féminin, on va quand même s'y intéresser d'une manière ou d'une autre. Et surtout, quand il s'agit de l'équipe nationale et puis après, les supporters d'un club, j'ose imaginer qu'aujourd'hui aussi, ils s'intéressent quand même quelque peu à ce que fait leur club dans sa version féminine.

Q7 (Arthur Melsen) : Est-ce que vous pensez que les événements féminins recevront un jour, à moyen ou long terme, une couverture médiatique similaire à celle des compétitions masculines en termes de temps d'antenne, de diffusion, etc ?

C.S : Ça dépend des sports. Je pense que, par exemple, dans le hockey, on est déjà quasi au même nombre, on a l'équilibre au niveau des affiliés entre hommes-femmes, donc ça veut dire que c'est un sport qui est fort suivi par les femmes, donc il n'y a pas de raison qu'il y ait moins d'intérêt autour de nos équipes féminines.

En matière de foot, on aura toujours un déséquilibre et un déficit. Mais je pense qu'il ne faut pas non plus forcer les choses et que c'est toujours quand même un intérêt qui est plus ciblé pour les hommes que pour les femmes. C'est normal aussi que finalement ce soit plus présent au niveau masculin que féminin, mais il y a des chantiers dans tous les sens, qui sont encore une fois des enjeux de société, pas seulement des enjeux liés au sport. Le sport est souvent un reflet de la société et donc il faut faire évoluer pas mal de choses à ce niveau-là, mais encore une fois, il ne faut pas vouloir forcer. Je pense que ce qui est important, c'est de rendre service au sport et pas l'inverse. J'ai eu beaucoup de discussions déjà autour de notre championnat national de foot féminin, parce que dans sa structure, ce n'est pas encore extraordinaire, dans son suivi, non plus, et donc parfois ce n'est pas le rendre service, de le mettre en avant en télé, parce que c'est peut-être, dans le fait que, par exemple, il y a depuis quelque temps déjà, maintenant, une rencontre toutes les semaines, à mon humble avis, c'est trop, une rencontre toutes les semaines en direct. Le postulat de base était deux par mois, donc tous les quinze jours, je pense que c'était un bon rythme. Je pense qu'il y a des rencontres qui n'ont pas la valeur aujourd'hui pour être retransmises en télé. C'est sur le fond que les clubs et la Pro League doivent travailler, c'est-à-dire pour élever le niveau et amener aussi le public à vouloir suivre les compétitions au stade, tout d'abord, avant de les regarder à la télé. Donc il faut trouver aussi le bon équilibre au sein de tout cela. Et puis, quelle que soit la personne, elle ne sait pas se multiplier non plus et il y a déjà tellement de choses à aller voir, mais il y a surtout déjà tellement de choses à regarder.

Donc se faire une place, c'est compliqué, mais je vais revenir au début de la conversation. Pour moi, ce qui ne va pas, c'est quand un quotidien de presse, aujourd'hui, ne fait pas apparaître largement que les Red Flames se sont imposées 3-2 face aux championnes d'Europe en titre.

Là, il y a un problème. Et c'est à ces personnes qui prennent les décisions qu'il faut poser les questions sur l'intérêt de la médiatisation, le développement et la stratégie et ce qu'il va advenir de la médiatisation du sport féminin.

2. Grégory Bayet

Q1 (Arthur Melsen) : Quelle place occupe le sport féminin dans la couverture éditoriale de Sudinfo, en comparaison au sport masculin ?

G.B : Je ne vais pas parler de pourcentage parce qu'il n'y a pas d'obligation de le faire, comme ça peut être le cas à la RTBF, avec un certain pourcentage de sport féminin. Nous, le sport féminin, il est traité de la même manière que le sport masculin au niveau de l'intérêt. Après, c'est clair que les Red Flames font l'objet d'une couverture moins grande que les Diables Rouges, par exemple. Mais on sera à l'Euro féminin pour les suivre. On suit les Belgian Cats, on suit Nafi Thiam, Nina Derwal, toutes nos sportives font l'objet d'une couverture qu'on estime répondre en tout cas aux besoins et vu aussi les chiffres qu'on reçoit au quotidien ; on voit ce qui intéresse les gens. Donc on répond davantage à la demande et aux souhaits des lecteurs et des internautes que dans la recherche d'un quota absolu pour avoir absolument du sport féminin dans les pages.

Q2 (Arthur Melsen) : Est-ce que vous avez remarqué une certaine évolution au cours des dernières années de cette médiatisation féminine ou alors c'est vraiment récent cet engouement ?

G.B : C'est comme un peu dans tout. Ce qui intéresse les gens, c'est de faire des résultats et donc il y a eu Justine Hénin, il y a eu Kim Clijsters, donc que ce soit une femme ou un homme, dès que ça fait des résultats, que ça crée de l'engouement au niveau des gens, forcément c'est extrêmement suivi. On sent par exemple le tennis actuel, mais on ne le suit pratiquement plus parce que l'intérêt a fortement diminué, mais autant chez les hommes que chez les femmes. Mais c'est clair qu'on ressent aussi une nette amélioration en tout cas au niveau des performances d'autres sports comme le basket, je pense que les Belgian Cats sont plus suivis chez nous que les Belgian Lions, leurs homologues masculins. Les Red Flames sont en nette progression aussi, on en parle de plus en plus, on a fait pas mal de sujets autour d'elles ces derniers temps, et comme je dis, on sera à l'Euro avec elles.

Ensuite pour reprendre l'exemple de Nafi Thiam, c'est, entre guillemets *bankable*, c'est quelqu'un qui est apprécié, qui est très suivi, mais regarde simplement le journal du jour, on a fait un portrait de Chloé Herbiet pour sa performance au semi-marathon, et ça a bien marché, c'est quelque chose qui a été lu, vu, et de toute évidence apprécié.

On ne fait pas de distinction, mais c'est clair que ces dernières années, il y a une nette progression, on sent qu'il y a quand même un investissement qui est beaucoup plus important dans le sport féminin qu'avant, et ça se ressent notamment au niveau des équipes, on parle des Red Flames, on parle des Belgian Cats et on peut parler aussi des filles au hockey, qui sont pratiquement devenues, presque pratiquement aussi performantes que les hommes. Il y a eu un réel investissement de la part de la Fédération de hockey pour permettre au hockey féminin de devenir une équipe réellement compétitive dans les grandes compétitions.

Q3 (Arthur Melsen) : Est-ce que vous disposez de statistiques ? Le temps de lecture, le nombre de clics, les conversions, et vous parliez aussi du lectorat, est-ce qu'il y a une demande plus forte justement via vos espaces de commentaires ou votre chat en ligne ?

G.B : On va dire qu'on n'a pas de chiffres bien précis par rapport à ça. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'effectivement, on voit que l'intérêt du public, à travers ce qu'on appelle la liseuse chez nous, donc ce sont les chiffres de ce qui est vu dans le journal, et à travers les chiffres aussi sur le web, on se rend compte que le sport féminin devient aussi quelque chose de suivi par les gens. On parlait de toutes ces stars, il y en a de plus en plus de dans le sport féminin belge, et on oublie même de parler de Lotte Kopecky, qui est championne du monde et qui a gagné le Tour des Flandres. On a fait un vrai suivi par rapport d'abord à sa course à Paris-Roubaix et puis au Tour des Flandres, donc on sent que de plus en plus, ça augmente. Maintenant, il ne faut pas se voiler la face, je ne pense pas que c'est encore au niveau du sport masculin, il y a encore énormément de boulot, et je pense énormément d'investissements à effectuer. Mais on sent effectivement un net progrès, nous y sommes attentifs et on aimerait bien aussi avoir des journalistes sportives, mais il n'y en a pas encore beaucoup dans la rédaction sportive.

Q4 (Arthur Melsen) : Est-ce que vous intégrez des quotas féminins à Sudinfo pour donner peut-être plus de médiatisation au sport féminin ?

G.B : Oui, mais là-dessus, j'ai toujours la même réponse : Que ce soit une femme ou un homme, je jugerai toujours les compétences. A Sudinfo, on a Laetitia, au Soir, il y a Aurélie Hermand, donc, il y a une volonté d'avoir des femmes dans le milieu et d'avoir une autre vue du sport, mais je ne sais pas si c'est parce qu'il y aura quatre femmes ou cinq femmes dans une rédaction que, pour autant, on parlera plus du sport féminin. Je pense qu'on essaiera toujours de répondre aux besoins de ce que le lecteur veut, donc c'est aussi de ce côté-là qu'il y a un vrai travail et qu'il y a une vraie mentalité qui change.

J'aimerais bien avoir plus de journalistes femmes, mais depuis que je suis ici, ça va faire bientôt six ans que je suis à Sudinfo comme chef des sports, je n'ai pas eu beaucoup de propositions de femmes. Elles se bloquent peut-être elles-mêmes mais c'est vrai que ça reste un milieu encore macho. Personnellement quand j'étais à la RTBF, j'ai pu faire, entre guillemets, entrer dans le milieu du sport des jeunes femmes comme Sarah Motard, Alice Devillé, etc. Et j'ai toujours eu du plaisir de travailler avec des femmes. Moi, ce qui m'importe, c'est vraiment la compétence et de savoir si elle est capable de faire de bons papiers, de nous faire vivre des événements, apporter de l'information. C'est ça, être journaliste comme un homme. Qu'il soit homme ou femme, noir, blanc, jaune, bleu, pour moi, c'est vraiment la compétence qui passe au-dessus de tout le reste. Mais j'avoue, parce que j'ai eu cette question-là déjà par justement une jeune fille, je trouve dommage qu'il n'y ait pas de femmes dans les stages. Dans toutes les propositions de stage que j'ai eu depuis cinq ans, je n'ai pas eu une femme qui s'est proposée en stage. C'est révélateur quand même aussi. Pourtant, je suis sûr qu'il y en a beaucoup qui ont envie. Peut-être qu'elles sont bloquées alors qu'il y a la place. On est ouvert en tout cas à cela et on en a déjà parlé. Mais moi, je ne suis pas pour des quotas. Alors peut-être qu'un jour, on sera obligé pour justement changer les mentalités. Et peut-être que ça fera en sorte de changer les mentalités, mais pour le moment, on n'en parle pas en tout cas.

Q5 (Arthur Melsen) : Est-ce que vous avez déjà pu observer, probablement de manière inconsciente, une différence dans le traitement des athlètes féminins concernant la rédaction des titres, des termes utilisés et de la mise en avant des athlètes ?

G.B : S'il y a une différence, elle est vraiment inconsciente parce que c'est pris au même niveau, que ce soit un homme ou une femme. Quand on fait un sujet, on essaye de faire un sujet qui va intéresser le plus grand nombre de personnes et donc je pense même dans les titres, il n'y a pas de différence. Lothe Kopecky est l'ogresse dans le milieu du cyclisme féminin au même titre que l'ogre Pogacar chez les hommes. En tout cas, je n'ai pas ressenti ça, c'est peut-être parce que je suis un homme que je ne le vois mais il n'y a pas de volonté de notre part de penser à ça.

Q6 (Arthur Melsen) : On sait que Sudinfo accorde une place importante aux réseaux sociaux, est-ce que le sport féminin y trouve sa place ? Est-ce que vous mettez en valeur certains aspects sur les réseaux sociaux pour attirer par rapport au sport féminin ou c'est le même aspect que pour les hommes ?

G.B : Non, franchement, c'est la même chose. C'est comme parmi les invités qu'on a, on aimerait bien aussi parfois avoir des femmes mais le problème en Belgique, c'est quand on parle des stars, on parle de Nina Derwal, on parle de Lotho Kopecky, on parle des Belgian Cats, à part Julie Lallement, il y a très peu de francophones. Il y a Nafi mais qui est très peu disponible. Elle est vraiment hors-média, c'est très rare quand on parvient à l'avoir. Donc, c'est clair que dans les stars du sport féminin, il y a beaucoup de néerlandophones. Ça peut aussi jouer pour un média de proximité qu'est Sudinfo.

Q7 (Arthur Melsen) : Est-ce qu'il y a une différence dans votre manière de traiter l'info quand c'est une Coupe du Monde ou les JO ? Quelle est l'importance des grandes compétitions ?

G.B : Quand ce sont des grands événements, on essaye de parler de tout le monde. On a été très attentifs. Par exemple, on avait fait une série olympique dans laquelle on suivait des athlètes. Il y avait des hommes, il y avait une paralympique et il y avait aussi une boxeuse. On avait pris un peu de tout et pas forcément dans le plus célèbre. On brasse l'arche quand c'est des grands événements. Et après, effectivement, on revient toujours au même cas. Il nous arrive de faire des portraits de temps en temps, mais pour faire découvrir certaines personnes ou certaines personnalités du sport. Mais c'est clair qu'on est plus aussi dans l'actu et dans les performances.

Donc, oui, forcément dans ce cas-là, il y a encore un gap entre le sport masculin et le sport féminin.

Q8 (Arthur Melsen) : Quels sont encore les freins pour une meilleure couverture médiatique du sport féminin ? Qu'est-ce qui bloque encore pour avoir une parité encore plus forte que maintenant ?

G.B : C'est peut-être choquant ce que je vais dire, mais quand tu vas voir un film au cinéma, soit tu vas voir un film hollywoodien, soit tu vas voir une série B, mais peut-être que je vais un peu loin en disant série B. Regarde dans le football, ça s'améliore de plus en plus, mais pour le moment, on est encore dans un univers où le sport masculin est largement plus médiatisé.

Après, c'est bien de voir qu'une finale de l'Euro en Angleterre a attiré presque 80 000 personnes, mais il faudrait que ce soit le cas tout le temps. Quand on voit ici en Belgique, beaucoup de clubs ont abandonné. Regarde Charleroi a abandonné ses zébrettes, il n'y a pas toujours une volonté de vraiment suivre. Je vais donner l'exemple des Belgian Cats. En dehors des compétitions auxquelles elles participent, l'intérêt est parfois plus léger, tu sens que ça reste encore un peu trop un sujet de niche. Quand je parle de cinéma et que je compare avec les séries B, c'est que les gens veulent aussi du spectacle, ils veulent voir quelque chose d'agréable.

Je ne dis pas que ce que les filles font ce n'est pas bien, bien au contraire, parce que ça évolue énormément, mais il n'y a pas encore des moyens suffisants qui sont donnés au sport. J'ai eu l'occasion d'aller voir des matchs de foot féminin. L'évolution est énorme comme celle des Red Flames. Donc c'est pour ça que je me dis qu'il faut quand même aussi laisser le temps au temps, mais c'est clair qu'à un moment donné, il va falloir aussi investir. Maintenant, il y a sans doute quelque chose de plus pur actuellement dans le football féminin que dans le sport masculin, et surtout dans les milieux où il y a beaucoup d'argent. C'est clair que dans des sports plus moins médiatiques au départ, les limites, ça ne se voit pas trop, mais c'est clair que quand on compare le football et le cyclisme c'est impressionnant sur les cinq, dix dernières années, l'évolution qui a été effectuée. Le plus important, c'est d'arrêter de comparer le sport masculin et le sport féminin, c'est deux choses différentes. Il faut regarder le sport féminin comme étant quelque chose qu'on aime regarder, quelque chose qui donne envie de regarder, qui fait plaisir à voir, qui est agréable. Et pas toujours dire qu'on a moins d'argent que les hommes, c'est moins bon que les hommes. Ce n'est pas forcément deux sports différents, mais c'est deux choses différentes. Comme je disais, le tennis féminin, maintenant, on n'en parle pratiquement plus.

Tu as également besoin de figures fortes dans le sport féminin. En football, il y a Tessa Wullaert qui est une vraie star et qui emmène avec elle pas mal de gens. Tu as Emma Messman en basketball, qui est quand même une des plus grandes championnes au monde. Il faut une référence comme chez les hommes. Il faut trouver aussi des références, des personnalités qui vont te permettre de te copier. Si c'est une Lettonne ou une Estonienne qui gagne, c'est un peu moins suivi. Concernant le cyclisme, les gens en Belgique commencent à regarder plus souvent parce qu'ils se disent qu'on a une Belge qui est capable de s'y distinguer. Je pense que le jour où il n'y aura plus Thierry Neuville en WRC, les gens vont moins s'y intéresser.

Q9 (Arthur Melsen) : Est-ce que vous pensez que les événements féminins recevront un jour, à moyen ou long terme, une couverture médiatique similaire à celle des compétitions masculines en termes de temps d'antenne, de diffusion, etc ?

G.B : Ça pourrait se faire. J'ai envie de dire que c'est un espoir. Ça prendra du temps, je pense. Parce qu'il y a des sports qui sont tellement ancrés dans la culture. Regarde en Belgique, le foot et le cyclisme. Mais forcément, c'est le foot et le cyclisme masculin. Regarde les audiences du Tour des Flandres féminin et Tour des Flandres masculin. Je pense qu'il n'y a pas photo. Et la même chose pour Paris-Roubaix. Donc, ça va prendre du temps. Et comme je dis, je pense que ce n'est même pas une question de parité à un moment donné, c'est qu'en fait, il faut que les femmes s'y retrouvent et les hommes s'y retrouvent dans ce qu'ils vont voir dans le journal. Et de se dire à un moment donné, j'ai dans le journal ce que j'attends et ce que j'ai envie de lire ou de voir, que ce soit une femme ou un homme. Mais c'est clair qu'à un moment donné, malheureusement, on devra peut-être passer, comme ça s'est passé en politique, par des quotas pour qu'on donne plus de visibilité.

Donc, ça passera sans doute par ce genre de choses. Mais nous, pour le moment, on ne part pas le matin en disant qu'on s'en fout des femmes, qu'on s'en fout du sport féminin. Ce n'est pas le cas du tout. Dans le journal, tu trouveras toujours les sports rois, tu trouveras toujours le football, tu trouveras toujours le cyclisme et après, il y aura ceux qui fonctionnent le mieux. Si une femme se distingue, je pense qu'à une époque, la une des journaux, c'était Kim ou c'était Justine. On ne parlait même plus des Diables Rouges à l'époque. Imaginons que les Red Flames sont championnes d'Europe ou championnes du monde, elles feront la une. Dès que tu obtiens des résultats probants comme l'exemple de Nafi Thiam, tu fais la une du journal plusieurs fois. Mais il y aura toujours des sports rois. Par exemple, le basket, je pense que même dans le monde uniquement masculin, le basket passe bien après le foot et le cyclisme.

Comme je le disais, ce serait bien aussi d'avoir des moteurs francophones. Ce n'est pas que je fais une distinction flamand-francophone, mais pour la Meuse, forcément, c'est mieux d'avoir une Liégeoise qui est championne du monde. Ici Thiam, ça attire autant l'avenir que Liège. Il y a quand même encore cette réflexion-là. Après, entendons-nous bien, on est très contents quand une Belge, noire-jaune-rouge, gagne un prix. Moi, je ne fais sincèrement pas de distinction par rapport à ça. Mais c'est clair que pour un journal liégeois, c'est parfois plus sympa de mettre en valeur une Liégeoise qui gagne quelque chose.

On a fait par exemple un truc sur Chloé Herbiet, qui est championne d'Europe du semi-marathon. Si c'était une brugeoise, on n'aurait sans doute pas fait exactement la même chose. Je parle pour Sudinfo, qui est un journal plus régional, plus local, avec une sensibilité plus locale. Je ne fais pas de nationalisme.

3. Jan Rummens

Q1 (Arthur Melsen) : Quel est votre regard personnel en termes de médiatisation sur le sport féminin ces dernières années ?

J.R : Oui, le montant des articles que je vois a augmenté, les sites web suivent, comme Sportza en Flandre par exemple, mais je sais qu'en Wallonie aussi, les sites web des médias suivent quand même beaucoup mieux le foot féminin que quand on a commencé il y a cinq ans. On ne trouvait presque rien, même dans les situations où il y avait un match qui décidait du titre, avant on ne voyait rien et après il fallait chercher très fort pour trouver quelque chose. La situation a évolué parce qu'il y a DAZN qui toutes les semaines, tous les week-ends diffuse du foot féminin, et il y a aussi le magazine avec tous les résumés les lundis soir donc ça aide. Les efforts de la Pro League contribue aussi à ce changement, parce que dès la saison passée, la Pro League a pris le foot féminin et la Super League en main, avant c'était le RBFA mais la Pro League fait beaucoup plus de choses pour faire de la publicité au foot féminin.

Q2 (Arthur Melsen) : Vous êtes présent aussi pas mal sur le terrain, est-ce que vous avez des retours ou des ressentis auprès des clubs ou des joueuses par rapport à la médiatisation actuelle qui grandit ?

J.R : Oui, ils le ressentent très fort, ils trouvent qu'il peut encore y avoir plus mais bon, ça va être le cas tout le temps parce qu'il y a naturellement cette comparaison avec le foot masculin. Quand OHL ou Anderlecht va prendre le titre le week-end prochain ou le week-end d'après, on va trouver quelque chose, mais ça ne va pas être quatre pages dans les journaux.

Q3 (Arthur Melsen) : Est-ce que vous trouvez qu'il existe des différences marquées entre les différents sports comme le foot, le tennis ou le basket, en termes d'audience ou en termes de public ?

J.R : Là on voit quand même une différence quand on compare avec le tennis, le volleyball et le basketball par exemple. D'abord, le volleyball et le basketball, on joue ça dans les salles ou même quand il y a, disons, 100 personnes avec le bruit qu'ils font dans une salle, ça donne l'expression qu'il y a beaucoup plus de gens. Alors que dans les stades, disons presque vides, on ressent la différence parce que comme le standard, par exemple, ils jouent tous les matchs dans Sclessin, c'est magnifique, c'est le seul club dans Super League qui joue tous les matchs féminins dans le stade principal. Rien qu'à ce niveau-là, c'est déjà un un pas avant, mais quand on voit ça à la télé, c'est la grande vide, côté ambiance, il n'y a pas grand-chose. Par exemple l'année passée quand le standard a pris la coupe, le stade Sclessin était rempli et ça c'était naturellement fantastique. Mais c'est naturellement du côté financier que ça doit se passer, mais quand je regarde les compétitions à l'étranger, les filles jouent dans des leurs propres stades, ce qui n'est presque pas le cas en Super League, il n'y a aucune équipe qui a son propre stade. En Belgique, ce sont des stades un peu plus petits, disons où on peut mettre, quand c'est rempli, 3000 ou 5000 personnes. Cela veut dire quand vous avez 100 ou 1500 personnes dans le stade, ça donne l'impression qu'il y a quand même des gens. C'est quelque chose sur lequel il faut travailler.

Q4 (Arthur Melsen) : Comment DAZN aborde la couverture du foot féminin ? Quels sont les critères éditoriaux qui président les choix des matchs à diffuser ou à mettre en avant ?

J.R : C'est la norme la plus importante. Il faut se demander ce qu'il y a à gagner dans le match principal qu'on veut diffuser. Cela peut être un match en bas du classement ou un match qui décide d'une place en playoff 1 ou en playoff 2. L'important n'est pas seulement les équipes de tête. Par exemple, maintenant qu'il n'y a que deux matchs à jouer avant la fin de la saison en Super League, le week-end prochain on a Standard OHL et on a Anderlecht-Club Bruges. Quel match faut-il choisir ? Ils sont tous les deux avec le même nombre de points en tête, mais le week-end encore prochain, il y a OHL-Anderlecht. Dans ce cas-là, on va choisir Standard-OHL, parce qu'on sait que le Standard à domicile est toujours difficile à jouer et que normalement Anderlecht doit battre Bruges ; ce n'est pas sûr, mais quand on fait un peu le pronostic dans nos têtes, on dit que les chances qu'Anderlecht va gagner sont peut-être un peu plus qu'OHL au Standard. Alors on pense que Standard-OHL est une affiche plus intéressante parce qu'il peut se passer quelque chose. Mais ça c'est une discussion à avoir avec la rédaction 4 ou 5 semaines avant, parce qu'il faut avertir les clubs quel match on va faire au stade et où il y a possibilité de faire une captation. C'est donc une décision de groupe, mais disons que moi je lance mon idée et puis on fait un call pour décider de tout ça. Mais on a dit au début des playoffs qu'on allait fixer les matchs mais on va laisser comme une porte ouverte après la quatrième journée parce qu'on ne peut pas prévoir ce qui va se passer et on voudrait avoir cette liberté de pouvoir changer notre choix.

Q5 (Arthur Melsen) : Est-ce que vous avez constaté une évolution de l'engagement du public autour de la Super League et quel est le profil de public qui regarde justement le championnat belge ?

J.R : Il y a deux choses à dire : d'abord ça grandit, je vois des initiatives par exemple à Louvain où ils ont commencé un fan group donc ça veut dire que ça bouge. Je vois aussi au Standard qu'il y a toujours une petite fanfare. Charleroi n'est plus en Super League, mais il y avait toujours plusieurs personnes qui chantaient tout le match, ils ne s'arrêtaient jamais, ils chantaient 90 minutes quand ils jouaient. Cela grandit mais lentement, on fait beaucoup d'efforts parce que les clubs font quelques pics de record de spectateurs. C'est toujours Anderlecht je pense avec 2500 spectateurs en Super League parce qu'un match en coupe c'était beaucoup plus avec 11000. Le standard est souvent bien rempli mais on reste entre 1000 et 1500 personnes,

c'est déjà pas mal mais il faut encore plus d'efforts et c'est là qu'on voit une grosse différence entre le foot féminin et le foot masculin. Pour le foot féminin, c'est beaucoup de familles avec des enfants, c'est plus familial. Cela ne veut pas dire qu'ils ne chantent pas mais c'est plutôt calme.

Q6 (Arthur Melsen) : Vous pensez que c'est la même tendance devant la télévision au niveau de l'audience ?

J.R : Ça marche pas mal du tout, mais il y a beaucoup de fluctuations. Ce qui m'a frappé lors des cinq ans qui sont passés, parfois tu penses que si on met les matchs en top du classement ça va donner beaucoup d'audience, mais ce n'est pas vraiment le cas. Parfois on est surpris par des chiffres avec une affiche où tu penses que c'est un match intéressant, mais on fait quand même le choix et là tu vois les chiffres et tu te dis que c'est quand même ok.

Q7 (Arthur Melsen) : Vous commentez aussi, est-ce que vous ressentez une différence dans la manière de couvrir un événement sportif féminin ?

J.R : Si je commente un match masculin ou féminin, c'est exactement la même chose. Grosse différence en revanche, quand tu commentes un match masculin, tu n'entends jamais ce qui se passe sur le terrain, parce qu'il y a beaucoup trop de bruit.

Mais pour le football féminin, comme il n'y a pas grand monde dans les stades, tu entends parfaitement ce que l'entraîneur dit à ses joueuses. Ce sont des choses qui pour moi sont intéressantes car tu peux jouer avec cette information dans ton commentaire.

Q8 (Arthur Melsen) : Est-ce difficile d'avoir moins d'infos pour préparer un match de football féminin ? Est-ce un problème ?

J.R : Côté anecdotes, c'est un problème, parce qu'il n'y a pas autant d'infos qui passe sur les réseaux sociaux, mais il faut dire que les filles sur Instagram et des choses comme ça, ils postent quand même des petites choses. Par exemple il y a quelques semaines, on a appris que Julie Bismans de Louvain va devenir maman et il y a eu un gender reveal sur le terrain avec les joueuses. Comme on fait beaucoup de foot féminin, on a naturellement nos contacts chez les clubs. Personnellement, quelques jours avant les matches que je commente, je contacte le team manager, ou même l'entraîneur, et je lui demande des choses sur les titulaires, les blessés, etc.

Q9 (Arthur Melsen) : Est-ce que la diversité des plateformes de streaming, les réseaux sociaux, pourrait donner une certaine forme de visibilité en plus au sport féminin ?

J.R : D'abord il y a nos propres réseaux sociaux de DAZN qui font beaucoup d'efforts quand il se passe quelque chose d'important. Ce que je trouve en revanche bizarre, c'est que du côté de la Pro League ou du côté de la RBFA, il n'y a pas de page web pour la Super League. Hormis le calendrier, les résultats et les classements, on ne trouve rien du tout. Et là, à mon avis, il y a une grosse opportunité de créer, ça serait quand même intéressant que tu puisses entrer dans le classement par exemple, et quand tu tapes un club, que tu trouves des choses sur le club, ou qu'il fasse un lien avec le site web des clubs, pour avoir là une sorte de dynamisme. Mais ça veut dire aussi que sur le site web des clubs, il faut avoir du dynamisme, et je vois que là, il y a beaucoup d'initiatives personnelles et individuelles. Mais globalement, quand je compare avec les clubs étrangers, par exemple Lyon ou Manchester City, ou en Allemagne avec Wolfsburg, là je vois que ça bouge quand même plus. Donc il faudrait continuer de prendre le pas maintenant en Belgique, et que ça s'enchaîne. Évidemment, tout dépend aussi des sous car pour avoir un site web avec plein d'infos sur des filles, il faut avoir quelqu'un d'indiqué qui peut faire son boulot.

Q10 (Arthur Melsen) : Quels sont encore les freins pour une meilleure couverture médiatique du sport féminin ? Qu'est-ce qui bloque encore pour avoir une parité encore plus forte que maintenant ?

J.R : Des clubs comme Anderlecht, d'OHL et Bruges font beaucoup d'efforts. Il y a une grosse interrogation sur le Standard, qu'est-ce qui va se passer côté financier, non seulement avec les garçons, mais aussi chez les filles ; espérons que ça tourne bien. D'autres clubs en Super League comme Gand commencent à avoir un peu de soutien du club masculin, parce que les autres que j'ai cités, ils s'entraînent dans les mêmes conditions que les hommes. Là, tu vois qu'il y a encore un step à passer. Par exemple, quand on voit qu'une ville, par exemple comme l'Antwerp n'a pas d'équivalent féminin, c'est assez inimaginable actuellement. C'est quand même étonnant de ne pas avoir une équipe féminine alors que le club masculin est revenu au premier plan.

Q11 (Arthur Melsen) : Est-ce que vous pensez que les événements féminins recevront un jour, à moyen ou long terme, une couverture médiatique similaire à celle des compétitions masculines en termes de temps d'antenne, de diffusion, etc ?

J.R : Tout est possible, mais on voit déjà qu'il y a beaucoup d'efforts qui sont faits. Quand l'équipe féminine de basket était aux Jeux Olympiques, on a fait tout le match, avec des salles pleines, avec beaucoup d'ambiance et avec autant de caméras que chez les hommes. Quand je regarde le foot féminin Women's Champions League, diffusé aussi chez DAZN, c'est aussi avec autant de caméras dans des super stades, avec beaucoup de gens. Quand il y a quelque chose d'important à gagner, là tu vois que c'est déjà possible. Si ça va être le cas pour tous les matches ? Essayons d'abord de grandir un peu le groupe des équipes qui jouent en Super League. Maintenant, nous sommes 8, nous en espérons 10. Je comprends qu'il y a des difficultés, et j'espère qu'on va grandir. Mais j'ai compris que la saison prochaine, ça ne va pas être le cas encore pour étoffer le championnat. Mais si j'ai bien compris la saison encore d'après, l'édition 26-27, j'entends que la Louvière a beaucoup d'envie pour monter. J'entends aussi des échos d'autres clubs, donc si on peut grandir ce groupe à 10 ou même 12, ça serait quand même déjà intéressant.

4. Jonathan Lange

Q1 (Arthur Melsen) : Quelle place occupe le sport féminin dans la couverture éditoriale de la DH, en comparaison au sport masculin ?

J.L : Il faut savoir que nous, forcément à la DH, les deux sports qui sont les plus importants au quotidien sont le foot et le cyclisme. Il suffit de parcourir notre site et le journal pour s'en rendre compte. Après, notamment concernant ces deux disciplines-là, on sent qu'il y a un essor de la pratique chez les filles, qu'on accompagne aussi de plus en plus en suivant les classiques et les grands tours. Donc, c'est important pour nous. Et concernant le foot, on parlera plus forcément des Red Flames. Je pense qu'on est le journal qui accorde le plus de place aux Red Flames, c'est certain. On avait notamment envoyé quelqu'un en Angleterre, contrairement à nos concurrents. Je pense qu'elles sont forcément un peu moins médiatisées que les Diables, mais en termes de volume d'articles, au niveau de la presse écrite, personne n'est plus autant connu. Après, pour le reste, la stratégie éditoriale, elle est événementielle, elle n'est pas genrée. C'est la performance qui fait le sujet. Donc, si maintenant on a une tennis women qui brille, on parlera

d'elle. Sinon forcément, il y a Nafi qui est l'une des têtes de gondoles du sport belge, et qu'après, il y a des disciplines aussi où on se rend compte que les filles font, entre guillemets, mieux que les garçons, notamment au niveau du basket, où les résultats des Belgian Cats sont quand même au-dessus des Lions. Et là-dessus, on sent qu'il y a un engouement qu'on accompagne aussi.

Q2 (Arthur Melsen) : Est-ce que vous avez remarqué une certaine évolution au cours des dernières années de cette médiatisation féminine ou alors c'est vraiment récent cet engouement ?

J.L : Cela dépend vraiment des championnes. Moi, je n'étais pas là quand il y avait juste une équipe, mais elles empiraient l'attention médiatique aussi à l'époque. Donc en fait, on est vraiment tributaires finalement de nos champions. Ce sont des champions ou des championnes. Ça, c'est vraiment le plus important.

Q3 (Arthur Melsen) : Est-ce que vous disposez de statistiques ? Le temps de lecture, le nombre de clics, les conversions, et vous parliez aussi du lectorat, est-ce qu'il y a une demande plus forte justement via vos espaces de commentaires ou votre chat en ligne ?

J.L : Des chiffres précis, je ne les ai pas en tête. Ce n'est pas forcément quelque chose qu'on a l'habitude de communiquer, mais globalement, pour vous donner un ordre d'idée, c'est vrai que les papiers sur les Cats sont souvent mieux que les papiers sur les Lions. Alors maintenant, il faudra voir comment ça va se passer avec les Lions, avec l'effet des joueurs individuels. Si on en trouve un du même niveau que Camara et Mitchell par exemple et qui vient jouer en sélection, ce sera peut-être un petit peu différent. Chez les filles, il y a des personnalités comme Julie Allemand et Emma Meesseman qui sont au top au niveau européen et mondial. Là-dessus, on en parle, on sent qu'il y a un intérêt de nos lecteurs aussi, comme il y a un intérêt au niveau de Lotte Kopecky qui est l'une des sportives préférées des Belges. Là-dessus aussi, on s'engage avec les papiers sur elle. On accompagne même si elle n'est pas forcément la plus accessible.

Q4 (Arthur Melsen) : Est-ce qu'il y a une différence dans votre manière de traiter l'info quand c'est une Coupe du Monde ou les JO ? Quelle est l'importance des grandes compétitions ?

J.L : C'est le moment où on en parle le plus. C'est vrai que la saison cycliste et la saison de foot, c'est un peu nos feuillets quotidiens. Après, c'est de l'événement, mais ce n'est pas parce que c'est du sport féminin qu'on en parle le plus. Je pense qu'il faut vraiment détacher le côté performance de la question du genre. La ligne est très claire chez nous, le genre n'entre pas du tout en ligne de compte, mais alors pas du tout. C'est vraiment la perf qui entre en ligne de compte. Tout simplement, si on a une athlète qui explose complètement, on en parlera plus. Ce qui s'est passé avec Chloé Herbiet au niveau de l'Euro et du running, c'était vraiment marquant. On en a plus parlé parce que la perf était plus importante de son côté que ce que les garçons ont pu faire. Ça prouve vraiment que ce sont des histoires et des performances. On sait évidemment qu'on fait ça beaucoup aussi pour le sport masculin, pour certains athlètes.

Q5 (Arthur Melsen) : Est-ce que vous faites des initiatives éditoriales particulières : genre des dossiers, séries, portraits, qui visent à valoriser certains athlètes ou certains sports féminins ?

J.L : Ça peut arriver. J'ai le souvenir qu'on a fait des séries de fin d'année, par exemple, sur les femmes qui sont influentes dans le foot, parce qu'elles ne sont pas beaucoup. C'est un peu marronné aussi quand il y a la journée de la femme, ce genre de choses-là, sur la place des femmes dans les institutions, dans les conseils d'administration, ce genre de choses-là. Mais je ne suis pas trop sur le côté faire parce que ce sont des femmes. Non, ce genre de choses, je trouve que c'est contre-productif. Je vais vous donner un exemple très simple. Quand moi, j'étais étudiant, j'ai fait mon Erasmus en Finlande, à un moment donné où, en France, on parlait de la loi de la parité sur les listes électorales. Quand on racontait ça aux Finlandais et aux autres Nordiques, ils nous regardaient très étonnés en disant qu'en fait, nous en étions à devoir faire des lois pour que ce soit le cas. Et en fait, c'est quelque chose que j'ai gardé. Donc, en fait, nous, c'est juste une histoire de performance. C'est juste ça. Je veux dire, si Tessa Wullaert fait quelque chose de grand, si Nina Derwal fait quelque chose de grand, ou d'autres.

Q6 (Arthur Melsen) : Y a-t-il une différence entre le papier et le web, parce que le papier, demande une certaine organisation dans l'espace donné à chaque article. Il y a une différence entre le sport féminin et le sport masculin ?

J.L : Oui, forcément. On parle plus du sport masculin, c'est clair et c'est mentir que de dire le contraire. Mais quand il y a des grosses compétes et des grosses performances, c'est traité sur un pied d'égalité.

Q7 (Arthur Melsen) : Est-ce que vous intégrez des quotas féminins à Sudinfo pour donner peut-être plus de médiatisation au sport féminin ?

J.L : Non, pas du tout, justement pas. Parce que ce que je disais tout à l'heure, c'est contre-productif toutes ces histoires de quotas, de chercher à valoriser. Ce n'est pas parce que ce sont des femmes, non, en fait, ce sont des sportifs, comme les autres, tout simplement.

Q8 (Arthur Melsen) : Est-ce que vous avez déjà pu observer, probablement de manière inconsciente, une différence dans le traitement des athlètes féminins concernant la rédaction des titres, des termes utilisés et de la mise en avant des athlètes ?

J.L : Non, je ne pense pas. Il y a quand même des différences entre hommes et femmes. Je me rappelle avoir fait une fois un papier, notamment pendant l'Euro de foot féminin en Angleterre, où on s'était posé la question : est-ce qu'on gère de manière différente chez les filles par rapport aux garçons ? Après, c'est sûr qu'on a fait des sujets aussi qui rebondissaient sur l'actu, quand il y a eu les Anglaises qui refusaient de jouer en blanc par rapport au cycle menstruel. C'est sûr que forcément, on ne peut pas en parler chez les garçons, c'est physiologique. Mais globalement, non, on ne titrera pas différemment, on titrera de manière semblable, en essayant de planifier autant pour les garçons que pour les filles.

Q9 (Arthur Melsen) : Quels sont encore les freins pour une meilleure couverture médiatique du sport féminin ? Qu'est-ce qui bloque encore pour avoir une parité encore plus forte que maintenant ?

J.L : C'est un cercle vertueux à enclencher. Quand il y avait Justine Henin, je pense que le tennis féminin en Belgique écrasait tout par rapport au tennis masculin. Donc après, quand il y a forcément des champions qui émergent, il y a un intérêt médiatique grandissant, un intérêt économique aussi derrière qui s'ajoute, et c'est un petit peu comme ça que ça fonctionne. Je

pense que le tennis, c'est plus une histoire de performance. C'est clair qu'au niveau du foot et au niveau du cyclisme, ils sont quand même à part, parce que le sport masculin fait vraiment la différence en termes de médiatisation. Après, pour le reste, il suffit de compiler des papiers de gym, parce qu'il n'y a pas d'équivalent à Nina Derwael chez les garçons. Comme il n'y a pas d'équivalent pour l'instant, on l'a eu avec les Tornados par rapport à Nafi. Donc ça prouve bien que c'est une histoire vraiment de performance.

Q10 (Arthur Melsen) : S'il y avait justement un équivalent, par exemple, à Nina Derwael, est-ce que vous pensez que la DH aurait pu s'axer davantage sur le sport masculin que sur le sport féminin ?

J.L : Non, c'est pareil. L'exemple comme je l'ai c'est Nafi et les Tornados. On faisait autant pour l'un que pour l'autre mais il y a des questions de disponibilité aussi. Ce que je veux dire, c'est que les Borlés, ils étaient là tout le temps. Nafi, elle est en Afrique du Sud. Les médias belges, ce n'est pas forcément sa priorité. Elle est très difficilement atteignable. Donc il y a ça aussi qui joue. Lotte Kopecky, c'est la même chose. Ce n'est pas forcément la meilleure cliente en interview. Ça peut être un peu plus compliqué aussi pour ça. Je pense qu'il y a aussi un côté de disponibilité à avoir pour entretenir le storytelling. Ce sont les championnes qui gèrent leur carrière de la manière dont elles le souhaitent. Il y a des exemples aussi comme ça chez les garçons. Ils sont injoignables parce qu'ils ne veulent pas et ça les embête.

Q11 (Arthur Melsen) : Est-ce que vous pensez que les événements féminins recevront un jour, à moyen ou long terme, une couverture médiatique similaire à celle des compétitions masculines en termes de temps d'antenne, de diffusion, etc ?

J.L : C'est délicat. On revient au niveau des performances qui sont pour moi le problème. Si on segmente discipline par discipline, si la génération dorée avait été des filles et pas des garçons, si on avait eu la meilleure équipe de foot féminin du monde pendant 10 ans alors que les Diables s'étaient entraînés dans les profondeurs du classement FIFA, on aurait beaucoup plus parlé des filles à ce moment-là. C'est vraiment une histoire de performance.

5. Benoit Delhauteur

Q1 (Arthur Melsen) : Quel est votre regard personnel en termes de médiatisation sur le sport féminin ces dernières années ?

B.D : On voit que la couverture du sport féminin progresse en quantité et en qualité. Les derniers chiffres qu'on avait sur la couverture mondiale, ça date d'un rapport de l'URDJ d'il y a quelques années qui disait qu'il y avait 4%, en tout cas pour les diffuseurs de sport féminin, de compétition féminine en direct. Ce n'est évidemment pas assez, mais on voit que ça évolue, donc globalement il y a une prise de conscience.

Évidemment, les médias publics sont plus sensibles à cette cause-là, à cet intérêt-là, mais globalement, on voit que l'ensemble des médias embrayent chacun un peu à son rythme. Je dirais qu'on va dans le bon sens, mais qu'il y a encore beaucoup de chemin.

Q2 (Arthur Melsen) : Comment analysez-vous l'évolution des audiences, des compétitions féminines divisées sur la RTBF ? Est-ce qu'il y a aussi une évolution des profils des téléspectateurs ?

B.D : On constate que les compétitions féminines attirent de plus en plus de monde. On voit la progression assez spectaculaire en cyclisme. Il y a plusieurs choses : je pense que le fait qu'il y ait une Belge comme Kopecky, ça aide avec des bons résultats. Mais par exemple, le fait qu'il y ait un Tour de France féminin depuis maintenant trois ans, ça aide aussi. D'ailleurs, on a fait de très bonnes audiences, même sans que Lotte Kopecky y participe l'année passée. Il y a un vrai engouement pour le cyclisme féminin. Pour le football féminin, on voit qu'il faut des grands moments, il faut des grands tournois. Et à chaque grand tournoi, je dirais particulièrement les Coupes du Monde, on voit qu'on passe un cap et qu'on avance dans les audiences et qu'on bat à chaque fois des records.

Ce qui manque évidemment, ce sont les Flames à une Coupe du Monde. Je pense que ça serait vraiment de nouveau passer un cap, en espérant qu'elles puissent se qualifier pour 2027. Par rapport à la démographie de l'audience, c'est une question très intéressante, parce qu'on pourrait croire que sur les compétitions féminines, le public qui regarde est plus féminin. Ce n'est pas forcément le cas. Si je compare par exemple la Coupe du Monde masculine 2022 et la Coupe du Monde féminine 2023, proportionnellement, on avait plus de femmes qui regardaient la Coupe du Monde 2022 que la Coupe du Monde 2023. Ça s'explique aussi par le fait qu'il y a des matchs des Diables Rouge avec des matchs très grand public qui attirent du coup bon

nombre de femmes. Globalement ceux qui regardent la Coupe du Monde féminine, c'est majoritairement une audience masculine de plus de 50 ans, donc on retrouve plus ou moins la même démographie.

Le sport avec lequel on touche le plus de femmes aujourd'hui, c'est la F1, qui est pourtant 100% masculin. Donc, il n'y a pas de corrélation directe entre les compétitions féminines et le public qui les regarde. Il y a des liens, évidemment, mais pas de corrélation directe et nous, on travaille en fait sur les deux côtés, c'est-à-dire sur le côté de ce qu'on diffuse. On a un contrat de gestion qui nous oblige à faire au moins 250 heures de diffusion de compétitions féminines en direct par an. On en fait plus, on en fait jusqu'à 400. Pour nous, ce n'est pas une contrainte, c'est une opportunité.

De l'autre côté, on développe aussi des disciplines qui permettent de toucher un public plus féminin parce qu'on voit qu'il n'y a pas de corrélation directe, donc on travaille sur les deux plans.

Q3 : (Arthur Melsen) Vous parlez de la F1, mais entre le foot, le tennis, le cyclisme et le hockey qui se développe aussi, y a-t-il des différences marquées entre les disciplines en termes d'audience ?

B.D : Je dirais qu'on est sur les mêmes dynamiques qu'avec les compétitions masculines. En tête de gondole, on a le foot, en tout cas de manière récurrente, c'est le foot et le cyclisme. C'est assez logique car ce sont les deux sports les plus populaires et les locomotives en termes d'audience. Avec les équipes nationales, on voit par exemple que les Cats sont populaires, elles sont championnes d'Europe, mais elles vont avoir plus difficile à faire la même audience que les Lions, qui pourtant sur la scène internationale, sont moins haut classés. C'est là qu'on voit quand même la domination du foot et du cyclisme, que ce soit hommes et femmes. Evidemment, le reste, ça va tenir aux grands moments. Cela va plus être lié à une performance plutôt qu'à une athlète ou une discipline. Evidemment quand on a une finale des Cats en championnat d'Europe ou championnat du monde, ça va cartonner. On va avoir Nafi dans une finale olympique, ça va cartonner. Là, on va plus dépendre des résultats belges et des performances des athlètes féminines belges.

Q4 (Arthur Melsen) : Comment DAZN aborde la couverture du foot féminin ? Quels sont les critères éditoriaux qui président les choix des matchs à diffuser ou à mettre en avant ?

B.D : Globalement, si on part du sport en direct, il y a plusieurs critères. Le critère, c'est qu'est-ce qui intéresse nos différents publics ? Parce qu'on pourrait faire de la discipline de niche, mais dans une mission de service public, il y a public. Je ne parle pas ici de faire de l'audience, je parle ici de toucher nos publics. On a une idée aussi, par exemple avec la fréquentation du site web sur les articles, de ce qui intéresse plus les gens que d'autres. On essaie de creuser, de mettre cette relation avec nos publics pour mettre à l'écran les compétitions qui les intéressent. Je reviens à ce que j'ai dit précédemment, le foot et le cyclisme sont les disciplines qui intéressent le plus, mais on ne se contente pas de ça. Un autre critère, ça va être le succès d'une équipe nationale ou d'une athlète. C'est pour ça que nous, depuis 2021, on diffuse tous les matchs des Cats dans les grands tournois, avant même qu'elles gagnent, avant même qu'elles arrivent vraiment dans le top mondial.

Donc, quelque part, on est content d'avoir fait ce choix-là parce que ça amorce une dynamique positive. Même chose pour les Red Flames, on a repris les droits complets de tous leurs matchs en 2021. Tout l'argent qu'on a investi est réinvesti par l'Union belge dans le développement du foot féminin. Donc, on fait quelque part d'une pierre deux coups. Et donc, le côté équipe nationale, je ne parle même pas ici de performance, on sait que c'est quelque chose que les gens attendent. Et puis, il y a le côté performance belge, on va essayer d'aller mettre en avant nos talents dans les disciplines de performance.

Et il y a un autre critère aussi que je loue, c'est le prix des droits. Alors, ça reste raisonnable et plus accessible que les droits de compétition masculine. Mais sur les compétitions mixtes, parfois, si c'est trop cher, on ne pourra pas se permettre d'y aller parce qu'on a un budget de droits limité. Donc, ça aussi, ça joue. Et pour revenir sur les performances belges, jusqu'ici, on n'a jamais montré la Champions League féminine, par exemple, parce qu'aucun club belge n'est qualifié. Évidemment, s'il n'y a des équipes belges qualifiées, ça va être intéressant pour nous d'étudier cette piste-là.

Q5 (Arthur Melsen) : DAZN est actif sur le foot féminin tout comme Voosport et RTL qui commence à en diffuser notamment la Ligue des champions. Comment la RTBF s'adapte à cette tendance de marché par rapport à la concurrence ?

B.D : Je constate qu'il y a deux choses, il y a le PTV et il y a les autres chaînes gratuites. Je constate que RTL a mis la plupart des courses cyclistes féminine sur RTL Play sans les exposer en télévision. Nous, on regrette ça parce que globalement, les compétitions féminines ont besoin d'exposition pour vérifier le nombre de courses qui étaient en télé, mais la majorité étaient seulement en digital, on trouve que c'est un pas en arrière par rapport à l'ensemble des chaînes gratuites et l'exposition du cyclisme féminin, donc on le regrette. Ça, c'est par rapport aux concurrents qu'est RTL. Sur les chaînes payantes, je dirais que c'est positif qu'elles se positionnent et au plus les chaînes se positionnent et montrent des compétitions féminines, au mieux c'est. Et donc quelque part, on est tous gagnants et le public en premier lieu dans cette affaire-là. Et c'est sûr en revanche que quand on est face à DAZN en termes de droits, on n'a pas les mêmes moyens, donc on sera sûrement privés par DAZN de certains droits. Ça fait partie des règles et des choses qu'on doit accepter.

Q6 (Arthur Melsen) : Dans quelle mesure y a-t-il une volonté de la RTBF de poursuivre davantage dans la couverture audiovisuelle du sport féminin ? Est-ce qu'il y a peut-être des choses qui vont arriver ?

B.D : Non, le but, ce sera d'explorer les opportunités dans la limite de nos moyens parce que la RTBF est face à un gros plan d'économie qui a un impact direct sur les droits sportifs. Et donc dans ce cadre-là, qui est désormais plus limité qu'avant, on explorera les opportunités parce que ça restera une de nos missions essentielles, c'est de garantir une exposition maximale aux compétitions féminines, aux athlètes belges féminines. Là, on a un vrai rôle de service public à jouer donc on continuera à le faire. Et si possible, dans la mesure de nos moyens, de continuer à l'étendre.

Q7 (Arthur Melsen) : Est-ce que la diversité des plateformes de streaming, les réseaux sociaux, pourrait donner une certaine forme de visibilité en plus au sport féminin ?

B.D : Oui, clairement, le paysage médiatique fragmenté est à la fois un désavantage, parce qu'évidemment il y a cette lutte pour l'attention dont on a notamment parlé en cours. L'avantage c'est qu'il permet d'ouvrir d'autres portes aussi. Par exemple, quand ce n'est pas possible de le

diffuser en télé, c'est bien de pouvoir aussi ouvrir et offrir du contenu supplémentaire sur des diffusions digitales. Mais au-delà des directs, il y a toutes les histoires qu'on raconte sur nos plateformes digitales, que ce soit nous ou d'autres médias, parce que sur les compétitions féminines, et malheureusement souvent les athlètes, les joueuses, les sportives sont moins connues, elles partent avec un déficit d'images. Et pouvoir raconter leur histoire à travers ces différentes plateformes digitales, ça va créer une connexion émotionnelle entre le public et ses athlètes, et ça peut aider à faire grandir le sport féminin. Et ça, il y a 10, 15 ou 20 ans, on aurait moins eu cette opportunité de raconter leur histoire. Il faut vraiment utiliser aussi ce moyen-là pour faire grandir l'exposition, et gérer la qualité de la couverture des compétitions féminines.

Q8 (Arthur Melsen) : Est-ce que la RTBF collabore parfois avec des instances sportives pour promouvoir de manière active le sport féminin ?

B.D : On a participé à une campagne où on faisait des portraits de jeunes athlètes, mais on le fait de manière indirecte, c'est-à-dire que parfois on a des contenus qui sont cross-postés sur les réseaux sociaux par les athlètes. On a un partenariat avec le COIB, on a un partenariat dont je parlais avec l'Union Belge sur les Red Flames, avec la fédération de Basket pour les Cats.

Donc évidemment qu'on se nourrit l'un l'autre pour essayer de mieux faire connaître ces équipes, ces joueuses, c'est dans l'intérêt de tout le monde, et en premier lieu des athlètes eux-mêmes.

Q9 (Arthur Melsen) : Quels sont encore les freins pour une meilleure couverture médiatique du sport féminin ? Qu'est-ce qui bloque encore pour avoir une parité encore plus forte que maintenant ?

B.D : Il ne faut pas que ce soit artificiel. Ça va se faire naturellement pour certains sports, moins naturellement pour d'autres. Et donc il faut pouvoir raconter les bonnes histoires pour faire grandir cet intérêt. Je pense que c'est ça la clé. Mais je m'attends de toute façon à ce qu'il y ait une évolution naturelle vers une croissance de l'exposition des compétitions féminines. Ça je le pense. Je suis assez sûr qu'on va étudier une croissance. Ce que j'espère c'est que la croissance sera plus rapide qu'elle ne l'est aujourd'hui. Nous, on jouera notre rôle, mais parfois il y a des obstacles. On sait que les acteurs privés peuvent être moins enclin à jouer ce jeu-là, et donc j'espère vraiment que tout le monde pourrait être gagnant et que ça s'accélère.

Q10 (Arthur Melsen) : Est-ce que vous pensez que les événements féminins recevront un jour, à moyen ou long terme, une couverture médiatique similaire à celle des compétitions masculines en termes de temps d'antenne, de diffusion, etc ?

B.D : Si on parle de d'autres disciplines, c'est déjà le cas sur les Jeux Olympiques. C'est l'avantage d'avoir une formule mixte à la base qui englobe l'ensemble. Cela montre que les hommes et les femmes sont vraiment sur un pied d'égalité, ce qui permet de leur donner la même exposition. La RTBF applique cela depuis 3 JO. On veut un équilibre dans le ratio compétition masculine, compétition féminine. Sur les autres disciplines, ce sont peut-être justement des pistes à explorer. Pourquoi pas ne pas faire une Coupe du Monde mixte, pas dans le sens où ils jouent l'un contre l'autre, mais un jour on a deux matchs hommes et un match femmes, et le lendemain, on a deux matchs femmes et un match hommes. C'est sans doute difficilement faisable dans la logistique parce qu'ils ont plutôt tendance à augmenter le nombre d'équipes. On a 104 matchs en 2026. Il y aura 104 matchs en 2031 pour les femmes, donc ils ne partent pas là-dessus. Est-ce que c'est profiter de l'exposition qu'un événement peut offrir pour mettre de la lumière sur l'autre et de mettre des ponts ? Je pense que c'est ça qui est vraiment important. Je l'espère parce qu'on aura gagné le jour où on ne dira pas sport féminin, mais on dira juste du sport et on parlera des différentes compétitions. Et après, en fait, c'est parfois difficile à comparer. Si je prends le Tour de France femme qui est très jeune dans sa nouvelle formule et le Tour homme, les gens ont tendance à les opposer.

Ce sont des compétitions de tailles différentes, je pense qu'il ne faut pas les opposer. Il faut les laisser grandir chacun à son rythme. Le Tour féminin, on doit plutôt le comparer avec les autres compétitions féminines et on voit que ça monte ; l'important, c'est qu'ils grandissent. Je pense que sur les tournois de foot féminin aussi, ça va monter. Et petit à petit, on doit réduire le gap. Je pense qu'à moyen terme, on ne sera pas à du 50-50 ou à des moyens qui sont équivalents, mais j'espère qu'avec la prochaine génération, on arrivera à des tendances comme ça.